



**HAL**  
open science

## Les stratégies agricoles complémentaires de la chasse et de la pêche

Serge Bahuchet, Claude Marcel Hladik, Annette Hladik, Edmond Dounias

► **To cite this version:**

Serge Bahuchet, Claude Marcel Hladik, Annette Hladik, Edmond Dounias. Les stratégies agricoles complémentaires de la chasse et de la pêche. Annette Hladik; Serge Bahuchet; Edmond Dounias. Se nourrir en forêt équatoriale : anthropologie alimentaire des populations des régions forestières humides d'Afrique, UNESCO-MAB (Paris); CNRS, pp.31-35, 1989, 92-3-202626-0. hal-00379994

**HAL Id: hal-00379994**

**<https://hal.science/hal-00379994>**

Submitted on 26 Jul 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre publié par :

BAHUCHET S., HLADIK C.M., HLADIK A. et DOUNIAS, E. (1989)  
— Les stratégies agricoles complémentaires de la chasse et de la pêche.  
In : C.M. HLADIK, S. BAHUCHET et I. de GARINE (Eds.) *Se nourrir en forêt équatoriale : Anthropologie alimentaire des populations des régions forestières humides d'Afrique*. Unesco, Paris : 31-35.

## Les stratégies agricoles complémentaires de la chasse et de la pêche

par Serge BAHUCHET, Claude Marcel HLADIK, Annette HLADIK et Edmond DOUNIAS

L'agriculture dans les zones forestières tropicales, en Afrique comme en Asie et en Amérique, se distingue de celle des savanes et des pays tempérés par plusieurs caractéristiques. En premier lieu le travail du sol y est presque inexistant, c'est l'abattage du couvert arboré qui demande le plus d'efforts. Les arbres et arbustes sont coupés, laissés à sécher puis brûlés. Sont épargnés les arbres les plus gros, soit parce qu'ils sont trop difficiles à abattre, soit parce qu'ils procurent des fruits comestibles, soit encore en raison de leur valeur magique.

Avant les premières pluies, sans aucun labour, les plantes sont mises en terre par les femmes, d'un simple coup de houe ou de machette. Il s'agit principalement d'une culture de bouturage et non de semis : on met en terre des fragments de tubercules, des tiges ou des rejets.

Les plantes sont toujours cultivées en mélange; chaque plantation compte souvent une dizaine d'espèces, avec de nombreuses variétés d'ignames, de manioc, de bananiers-plantain, de taros et de macabos. La plupart de ces formes cultivées ont d'ailleurs été introduites d'autres continents au cours des siècles passés. Il s'agit essentiellement d'espèces à production continue, ou peu sensibles aux saisons, plantes « sans moisson » autorisant des prélèvements échelonnés tout au long de l'année. Le mélange de clones accentue encore cette possibilité : la plantation est ainsi un véritable « grenier vivant » (1).

Par ailleurs, dans le milieu forestier, les graminées sont plus rares qu'en savane et le travail de désherbage et d'entretien est d'une moindre nécessité; le cultivateur peut donc abandonner le champ à lui-même pendant des

Préparation d'une plantation chez les Ngando. L'abattage et le défrichage s'effectuent impérativement en saison sèche, à l'aide de haches et de sabres d'abattis. Ils occasionnent la plus importante dépense énergétique de l'année des hommes adultes (voir chapitre 4). Après un mois de séchage, les bois abattus sont mis à feu. Le brûlage n'est cependant que partiel et les gros troncs restent sur le sol. Dans la terre enrichie de cendres, les femmes viendront planter le manioc, les bananiers, les ignames et le maïs (photo S. Bahuchet).



périodes prolongées, par exemple pour rejoindre les campements de chasse ou de pêche éloignés des villages.

L'agriculture forestière est itinérante et chaque famille ouvre tous les ans une nouvelle plantation. Le maïs, les ignames et les courges n'y sont récoltés qu'une seule année, alors que les plantains et le manioc le sont pendant plusieurs années. De ce fait, chaque famille a simultanément en cours d'exploitation plusieurs parcelles d'âges différents. La baisse de productivité qui accompagne l'envahissement d'une plantation par les rejets des souches et la germination des graines, en « stock » dans le sol ou apportées par le vent et les animaux, entraîne son abandon plus ou moins rapide (2).

Selon les résultats obtenus dans différentes régions tropicales (3), ce système est compatible avec le maintien de la fertilité des sols, dans la mesure où une faible densité de population évite que les mêmes parcelles ne soient réutilisées avant une dizaine d'années.

Le "jardin de case" est un système de production complémentaire qui, sur un espace restreint près de l'habitation, comprend également un mélange d'espèces à usage alimentaire, de condiments et de plantes médicinales. Souvent des arbres fruitiers y sont plantés et la diversité relative reproduit, à son échelle, celle de la forêt.

On doit mesurer cette diversité et le rendement des différentes parcelles, pour connaître les ressources disponibles pour les populations dont on étudie l'alimentation.



## TECHNIQUES DE MESURE

L'utilisation d'un ballon captif muni d'une nacelle radio-commandée, technique mise au point pour photographier la forêt à très basse altitude afin d'en analyser la structure (voir chapitre 1), nous a permis d'obtenir des clichés très détaillés des jardins de case et des plantations les moins éloignées des villages du Sud Cameroun où les enquêtes alimentaires ont été effectuées.

Cette technique est surtout utile en vue d'une analyse globale, en particulier pour mettre en évidence la disposition dans l'espace des biovolumes des arbres dans les jardins de case, ainsi que pour préciser à très grande échelle des éléments de cartographie du terroir : disposition des plantations le long des pistes de lignage.

L'identification et le comptage des espèces et des variétés d'une plantation doivent nécessairement se faire au niveau du sol. Pour évaluer les ressemblances et les différences entre les systèmes de culture de plusieurs populations, nous avons répertorié toutes les plantes le long d'une bande étroite traversant la plantation (transect). L'extension de cet échantillon, en additionnant une série de transects sur des plantations prises au hasard, permet d'obtenir une moyenne valable à l'échelle où sont faites les quantifications alimentaires (chapitre 3). De la même façon, nous avons obtenu une moyenne de production, valeur indicative très locale, en pesant au moment de leur récolte, les tubercules d'ignames et de manioc ainsi que les régimes de bananes-plantain.

Mesure d'une plantation Mvae au Sud Cameroun et comptage des espèces et variétés le long d'un transect. Les instruments habituels de topographie (topofil, boussole et planche de relevé) sont utilisés sur ce terrain particulièrement accidenté à cause des arbres abattus laissés en place. Les comptages sont fait le long d'une bande d'un mètre de largeur, afin de ne pas omettre les plantes de petite taille, y compris des formes spontanées (comme celles du genre *Talinum*) pouvant être utilisées dans l'alimentation sous la forme "d'épinards" cuits (photo S. Bahuchet).



Les Yassa du Sud Cameroun se différencient des peuples de Lobaye (Centrafrique), mais aussi de leurs propres voisins les Mvae, en pratiquant une quasi-monoculture du manioc. Dans cette plantation de bord de mer, sur sol sableux (village d'Ebodié), nous n'avons compté que trois variétés de manioc. Cependant une certaine diversité vient des jardins de case où sont plantés de nombreux arbres fruitiers, quelques bananiers, taros et macabos, ainsi que les Marantacées dont les feuillages sont indispensables à l'empaquetage de certains aliments avant cuisson (photo C.M. Hladik).

## DIVERSITÉ DES SYSTÈMES AGRICOLES

L'exemple le plus typique de notre démarche comparative se situe en Centrafrique, où nous avons étudié plusieurs groupes ethniques vivant dans le même environnement, mais suffisamment voisins pour avoir à leur disposition les mêmes ressources. Chaque société a développé une stratégie de subsistance aboutissant à des systèmes alimentaires sensiblement différents.

Dans la forêt de la Lobaye (République Centrafricaine) vivent côte à côte les Pygmées Aka, décrits dans le chapitre précédent, ainsi que quatre groupes de non-pygées agriculteurs, les Ngando, les Issongo, les Ngbaka et les Monzombo. Ces populations villageoises qu'une étude ethnologique (4) a permis de bien connaître, vivent au contact des chasseurs-cueilleurs Aka avec lesquels elles entretiennent des relations d'échanges. Leurs stratégies agricoles diffèrent sensiblement : l'aliment de base des Monzombo, installés le long de l'Oubangui, est le manioc. Leurs voisins Ngbaka utilisent comme féculent principal la banane-plantain avec, durant une partie de l'année, des ignames et des taros. Les Ngando qui vivent au sud de la Lobaye, cultivent autant les bananes que les ignames et le manioc tandis que les Issongo, peuplant la lisière, utilisent essentiellement le manioc et quelques ignames.

Ces choix d'une ou de plusieurs plantes dont les produits sont valorisées dans le système alimentaire (voir chapitre 5) constituent une caractéristique qui, le plus souvent, permet à des groupes voisins d'affirmer leur identité culturelle. Nous avons retrouvé cette opposition entre les

Mvae et les Yassa du Sud Cameroun avec, dans cette dernière population, le minimum de variété dans les plantations de manioc alors que les Mvae entretiennent en mélange une trentaine de formes cultivées (espèces et variétés clonées), comme les populations forestières de Centrafrique. Cependant, l'opposition culturelle entre ethnies voisines n'est pas toujours la règle; au Zaïre, Pagezy a observé le phénomène inverse (voir l'article qui suit), les Twa ayant tendance à conserver les pratiques traditionnelles des Oto.

L'utilisation du milieu naturel montre par ailleurs des divergences d'une ethnie à l'autre : en Centrafrique les Monzombo, riverains du fleuve, sont exclusivement pêcheurs; les Ngando et les Issongo chassent aux filets et piègent en forêt, alors que les Ngbaka sont surtout des piégeurs, pratiquant aussi très activement la pêche avec des nasses dans les petits cours d'eau.

Les nasses disposées sur un barrage de branchage d'un petit cours d'eau (à Bobélé, Centrafrique) procurent aux Ngbaka un important complément aux produits des cultures, sous forme de menu fretin (photo C.M. Hladik).



En effet, la vie des villageois de la forêt ne se limite pas à leurs plantations. Nombre de légumes, de condiments, ainsi que toute la nourriture animale proviennent du milieu naturel. Les espèces en culture considérées comme « réserves sur pied », présentent un réel avantage puisqu'elles autorisent des séjours prolongés en forêt. Ainsi les habitants d'un village, tous ensemble ou parfois les hommes seulement, passent-ils plusieurs mois chaque année dans des campements en forêt, à l'occasion de la récolte des chenilles, pour le piégeage ou pour la pêche.

### COMPLÉMENTARITÉ DES PRODUCTIONS

Parmi les résultats les plus remarquables des différentes stratégies de culture des agriculteurs de la forêt, l'assurance d'une production qui s'étale sur tout le cycle annuel, est directement bénéfique aux besoins alimentaires. La période de soudure qui, en région tropicale sèche, est toujours redoutée, n'existe pratiquement pas en forêt puisqu'il n'y a pas de période principale de moisson et très peu de stockage d'aliments (voir chapitre 3).

Cela n'exclut pas l'existence d'un rythme annuel dans le travail des agriculteurs, pour la préparation du terrain et pour la mise en culture des plantes à cycle court comme l'arachide, les courges et les divers légumes.

Le grand nombre de variétés en mélange dans une même plantation permet de faire face aux adversités climatiques et aux attaques de parasites en répartissant le risque. Ce n'est donc pas le rendement maximum qui est visé mais une pro-

duction régulière d'aliments complémentaires. Il n'en existe pas moins des périodes de moindre disponibilité pendant lesquelles sont davantage utilisées les ressources de la forêt ainsi que les espèces spontanées liées aux divers milieux anthropisés.

Ces systèmes d'agriculture de subsistance tendent actuellement à se développer dans le cadre de l'économie de marché, pour une production intensifiée. Alors que la surface moyenne des plantations ouvertes chaque année était de l'ordre d'un quart d'hectare, l'abattage mécanisé permet d'ouvrir des parcelles de plus d'un hectare dont une partie de la production est commercialisée. La pratique locale reste la base de ces agrosystèmes dont l'avenir dépend de l'amélioration des variétés cultivées et du maintien d'un complexe biologique doté d'une forte résilience face aux contraintes de l'environnement tropical.

#### Références :

1. BAHUCHET, S. & THOMAS, J.M.C. (1985) - Conservation des ressources alimentaires en forêt tropicale humide : chasseurs-cueilleurs et protoagriculteurs d'Afrique Centrale. In : *Les techniques de conservation des grains à long terme (3-1)*, CNRS, Paris : 15-31.
2. MITJA, D. & HLADIK, A. (1989) - Aspects de la reconstitution de la végétation dans deux jachères en zone forestière humide (Makokou, Gabon). *Acta Oecologica/Oecologia Generalis*, 10 : 75-94.
3. DESHMUKH, I. (1986) - *Ecology and Tropical Biology*. Blackwell Scientific Publications, Oxford.
4. SEVY, G (1972) - *Terre Ngbaka*. SELAF, Paris.
5. BARRAU, J. (1972) - Culture itinérante, culture sur brûlis, culture nomade, écobuage ou essartage ? un problème de terminologie agraire. *Etudes Rurales*, 45 : 99-103.
6. THOMAS, J.M.C. (1963) - *Les Ngbaka de la Lobaye : le dépeuplement rural chez une population forestière de la République Centrafricaine*. Mouton.

**Ci-contre :** Plantes de culture procurant la base du régime alimentaire des différentes ethnies de la région de la Lobaye, en Centrafrique :

Dans une plantation Ngbaka (en haut et à gauche), près du village de Bobélé, dix-neuf variétés de bananiers plantains et, dans leur ombre, cinq différentes sortes d'ignames ainsi que trois variétés de taros sont cultivées en mélange sur 7 000 m<sup>2</sup> récemment défrichés. Cette diversité permet de récolter les produits tout au long de l'année.

Le Macabo (*Xanthosoma sagittifolia*, en haut et à droite), d'origine américaine, est cultivé aussi bien dans les jardins de case que dans les plantations; il fournit une abondante récolte de rhizomes tubérisés. Ici, un enfant Ngbaka repique un plant près de son habitation, au village de Mettè.

Alors que le manioc (en bas, à gauche) constitue, pour les Issongo de la Lobaye, l'essentiel des produits cultivés, les ignames entrent, pour une proportion significative dans le système cultural des Ngando, leurs proches voisins. L'igname (*Dioscorea alata*, en bas, à droite), déterrée dans la plantation Ngando de Zomia, est une plante d'origine asiatique qui, depuis quelques siècles, est cultivée conjointement aux différentes espèces d'ignames africaines (photos C. M. Hladik).

